

Maintenant, mon cher gentilhomme, ma tâche est finie ; vous voyez qu'en résultat le salon ne possède aucune œuvre bien remarquable, rien de capital enfin, comme le *Dante* de notre Flandrin, par exemple ! Est-ce donc que vos prophéties commenceraient à se réaliser ? est-ce que la discorde qui s'est glissée dans la commission exécutive de la Société des Amis des Arts serait le précurseur sinistre de la ruine de cette institution ? Toutes ces questions sont trop délicates pour que je les aborde ici, et il me faudrait d'ailleurs plus de place qu'il ne m'en reste. On pourrait seulement se demander si ces hommes qui doivent être éclairés dans leur route par le flambeau de l'intelligence et soutenus par l'amour bien entendu de l'art, remplissent suffisamment leur mission, et s'ils sont réellement, comme ils devraient l'être, les protecteurs de l'art et surtout de l'art lyonnais.

Adieu, mon cher gentilhomme ! si vous avez trouvé dans vos courses un coin de terre où le soleil luise et où l'on aime sincèrement et pour elles la poésie, la musique ou la peinture, ces trois manifestations du beau, ces reflets du ciel que tout homme porte en son cœur, écrivez moi vite, et nous y dresserons nos tentes.

JOSEPH A....

Lyon, 11 janvier 1839.

P. S. — Depuis ma dernière lettre, l'Exposition a reçu de nouveaux tableaux qui, à des titres différents, méritent que je vous en parle. Le *Bussy d'Amboise sortant de chez la dame de Montsoreau* prouve que je ne me trompais pas quand je vous disais que M. R. Laurasse comprend bien ce qui est sentiment et passion. Il est fâcheux que ce jeune peintre ne joigne pas aux qualités du coloriste celles du trait et de la composition. La poitrine et les épaules de son Bussy manquent d'ampleur et de largeur. Son regard ne va pas jusqu'à la femme aimée qu'il salue d'un dernier adieu ; il s'arrête à sa main. Les trois personnages qui composent ce tableau nous semblent beaucoup trop éloignés les uns des autres ; on aurait pu les